



**You have downloaded a document from
RE-BUS
repository of the University of Silesia in Katowice**

Title: Eventualite et supposition : quelques reflexions sur l'hypothese et l'emploi du subjonctif

Author: Katarzyna Kwapisz-Osadnik

Citation style: Kwapisz-Osadnik Katarzyna. (2002). Eventualite et supposition : quelques reflexions sur l'hypothese et l'emploi du subjonctif. "Neophilologica" (T. 15 (2002) , s. 77-101).



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Katarzyna Kwapisz-Osadnik
Université de Silésie
Katowice

Eventualité et supposition Quelques réflexions sur l'hypothèse et l'emploi du subjonctif

Dans l'article présent, nous étudierons la notion d'hypothèse et nous proposerons de distinguer l'hypothèse comme éventualité et l'hypothèse comme supposition. Ensuite nous essaierons de montrer le rapport qui existe entre l'emploi du subjonctif et l'hypothèse-supposition, ce qui serait lié à l'attitude distanciative du locuteur à l'égard du contenu de son énoncé.

Selon nous, il y a 3 types d'attitudes que peut prendre le locuteur quant au fragment de réalité dont il parle :

1) l'attitude déclarative, quand le locuteur assume la valeur de vérité du contenu p ;

2) l'attitude distanciative, quand le locuteur se distancie du fait d'affirmer p ; cela est fondé sur l'évaluation de la possibilité d'être de p ou bien sur un jugement de valeur ; peu importe si p est vrai ;

3) l'attitude neutre, quand le locuteur cite l'énoncé de quelqu'un d'autre.

Ces attitudes et les structures sémantiques qui leur correspondent, sont le résultat du traitement de l'information ayant lieu dans le cerveau du locuteur et consistant en la conceptualisation (catégorisation) des données d'expérience selon le savoir du locuteur, ses croyances, ses désirs, ses doutes et enfin, selon les normes imposées par une langue particulière.

L'attitude distanciative refléterait :

- l'expérience de la réalité ou de l'irréalité à valeurs appréciative ou affective,
- l'expérience de l'irréalité à valeurs dubitative, volitive ou d'hypothèse-supposition.

La question de lier le choix du subjonctif avec la notion d'hypothèse-supposition n'est pas si simple car déjà le problème de définir de façon complète et satisfaisante les notions d'hypothèse, d'éventualité et de supposi-

tion embarrasse beaucoup de linguistes (cf. W. Banyś, 1993a, 1993b, 1993c, 1996; R. Martin, 1981; B. Pottier, 1982; H. Vairel, 1982; C. Wimmer, 1982). Les notions qui apparaissent dans de nombreux travaux consacrés à l'hypothèse témoignent de la complexité du problème. Ce sont p.ex. : *fictif, virtuel, possible, potentiel, contrefactuel, explicatif, supposé, imaginaire*.

Nous considérons la notion d'hypothèse comme organisatrice, c'est-à-dire celle autour de laquelle se disposent toutes les autres notions que nous avons énumérées ci-dessus. L'hypothèse serait une conjecture que nous devons vérifier. Comme dit B. Pottier (1982 : 31) : «Faire une hypothèse, c'est accorder un certain degré d'existence à un être ou à un événement».

Ce qui est hypothétique (*p*) peut donc avoir lieu réellement tout autant qu'il ne le peut pas. Par conséquent, le locuteur peut le voir comme éventuel, c'est-à-dire il construit dans le cerveau un imaginaire correspondant à *p* (*p* est vrai) ou bien comme seulement supposé, c'est-à-dire il construit un imaginaire à deux images : *p* et $\sim p$, ce qui implique que *p* est possible ou potentiel. R. Martin définit le potentiel par rapport au réel : «le potentiel est la qualité de ce qui est seulement possible. Il est, par nature, lié à l'avenir, lieu de l'imaginable» (1981 : 419). Quand nous énonçons *Pierre viendra*, nous laissons entendre que «tout porte à croire que la venue de Pierre aura lieu» (ibidem : 421). Dans *Pierre est peut-être venu*, «le passé rejoint l'avenir dans l'imaginable» (ibidem : 421), c'est-à-dire le contenu propositionnel est considéré comme potentiel car il se vérifiera éventuellement dans l'avenir (ibidem : 422). Martin voit un rapport entre la notion de potentiel et celle d'univers hypothétique qu'il appelle aussi imaginaire. Dans cet univers, *p* potentiel est imaginé comme possible puisqu'il construit un monde possible, mais ce possible peut être envisagé soit comme réel, c'est-à-dire vérifiable dans le domaine du vrai et du faux, soit comme imaginable, c'est-à-dire qui restera toujours dans le domaine du potentiel, alors non vérifiable dans l'univers réel.

Quant à la notion d'éventualité, elle serait définie comme une conjecture concernant la réalité de ce qui est exprimé dans *p* fondée sur une probabilité, c'est-à-dire sur la croyance du locuteur que *p* a / aura des chances d'être. En revanche, la supposition serait une conjecture concernant la réalité du contenu *p* fondée uniquement sur la possibilité, sur l'admission que la réalité de $\sim p$ n'est pas exclue.

Le moyen linguistique typique par lequel se manifeste l'imaginaire est la conjonction *si*. W. Banyś (1993c) définit *si* comme le «marqueur linguistique du fait qu'on réunit, pour une raison ou pour une autre dont la raison „hypothétique” serait prototypique, deux propositions dont la première constitue le thème» (ibidem : 33). Ces autres raisons sont :

– explicative :

Si Pierre est venu, c'est qu'il connaissait le chemin.

W. Banyś (1993c : 19)

– adversative :

Si les Italiens aiment l'opéra, les Français aiment les femmes.

ibidem

– pragmatique :

Si tu as faim, il y a des biscuits sur la table.

ibidem

Selon R. Martin, «une forme comme *si p, q* construit un monde possible défini par la vérité qui s'y trouve posée de la proposition *p*. Si *p, q* affirme que *q* est vrai dans l'univers de *p*. Mais là où le potentiel envisage la possibilité de *p* dans le monde réel, l'irréel en affirme la fausseté» (1981 : 421). Cela signifie que dans le cerveau du locuteur *p* est considéré comme vrai et $\sim p$ n'est pas envisagée, même s'il reste toujours possible.

L'emploi de l'indicatif après *si* est le signe linguistique de l'opération de conceptualisation s'effectuant dans le cerveau du locuteur et dont le résultat serait l'éventualité de *p*. Cela veut dire que le locuteur tient *p* pour probable, c'est-à-dire vrai, sans envisager $\sim p$ comme possible d'être vrai.

Citons encore H. Vairel : «Ce qui évoque en effet le mode indicatif, dans l'ensemble de ses emplois (*si A*), c'est la notion de la réalité du procès : l'idée que, d'une manière ou d'une autre, le procès est *conçu comme réel* – ce qui ne veut pas dire, soulignons-le, qu'il soit posé comme réel» (1982 : 7).

Cependant, le subjonctif après *si* ne surprenait personne jusqu'au XVI^e siècle :

Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

B. Pascal (*Pensées*, 133)

Et si l'homme ne s'abaisse à cela et veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot.

ibidem : 140

S'il eût cherché / s'il avat cherché, il eût trouvé / aurait trouvé.

N.Ex.Fr. (1977 : 360)

Si je trouvasse / un serpent, je te fisse prendre!

P. Pathelin (1593–1594)

Le subjonctif est également employé lorsque plusieurs éventualités se suivent, dont la première est exprimée par *si* et les autres introduites par *que* (*et que*) :

(1) *Si vous vous rendez à Francfort, et qu'il vous soit possible de rencontrer monsieur N., faites-lui part de votre satisfaction.*

J. Cellard (1989 : 43)

- (2) *Si vous désirez faire construire, que vous disposiez d'un terrain convenable, et que vous ayez des revenus stables, notre banque vous aidera à réaliser votre projet.*

ibidem

- (3) *Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.*
M. Grevisse (1980 : 1383)

Cependant, nous pouvons aussi trouver l'indicatif :

- (4) *Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence et que notre corruption ne s'opposait pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous.*

B. Pascal (*Pensées*, 498)

- (5) *Le patron adressa un bonjour cordial à son café, comme si c'était l'aube et qu'il souhaitait la bienvenue au jour.*

M. Grevisse (1980 : 1383)

- (6) *Si c'est vrai et que vous êtes venu pour servir...*

ibidem

Par contre, après *si* qui se répète, l'indicatif est gardé :

- (7) *Si vous êtes persévérant et si vous suivez une bonne méthode, vous réussirez.*

N.Ex.Fr. (1977 : 360)

- (8) *Si j'oubliais les bienfaits de mes parents ou si j'étais insensible à leurs peines, je serais un ingrat.*

ibidem

- (9) *Si vous ouvrez la porte à une mauvaise habitude et si vous la laissez s'installer, elle commandera bientôt en maîtresse.*

ibidem

La question qui se pose tout de suite est la suivante : pourrions-nous mettre un signe d'égalité entre les exemples suivants :

- (10) *Si cet homme tombe malade et qu'il meure, que deviendra sa famille ?*
(11) *Si cet homme est malade et s'il meurt, que deviendra sa famille ?*

R. Martin souligne le rôle de *que*, qui a «pour fonction de suspendre la valeur de vérité de la proposition qu'il introduit» (1983 : 107) et il propose une comparaison attentive des constructions suivantes :

jusqu'à ce qu'il revienne / jusqu'au moment où il reviendra
à condition qu'il revienne / s'il revient
demander qu'il revienne / demander s'il reviendra.

Nous voyons effectivement que l'emploi du subjonctif est lié à l'emploi de *que*, condition nécessaire mais non suffisante si nous prenons en considération les différences de sens.

M. Grevisse dit que la seconde supposition introduite par *que* «équivalut, dans la pensée, à *en supposant que* [...] et est logiquement dépendante de la première (tandis qu'avec *et si, ou si, mais si*, la seconde supposition garde une sorte d'autonomie et ne s'y emboîte pas étroitement)» (1980 : 1377).

Selon nous, on pourrait interpréter (10) ainsi : *Si cet homme tombe malade* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour probable ; *et qu'il meure* = normalement cet homme devrait guérir, mais s'il meurt? = p est supposé, donc tenu pour possible = p (la mort) et $\sim p$ (la guérison). Dans son imaginaire, le locuteur envisage la maladie de cet homme et suppose sa mort, c'est-à-dire qu'il peut mourir ainsi qu'il peut guérir.

Par contre, l'interprétation de (11) serait la suivante : *Si cet homme tombe malade* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour probable ; *et s'il meurt* = imaginons la situation dans laquelle $p = p$ est considéré comme éventuel, donc tenu pour probable. Dans son imaginaire, le locuteur prend en considération p , il envisage l'éventualité que cet homme tombera malade et celle qu'il mourra ensuite.

Comme nous le voyons, établir les limites entre ce qui est éventuel et ce qui est supposé n'est pas toujours évident. Mais c'est le locuteur qui en est responsable car c'est lui qui traite l'information provenant du monde réel et c'est lui qui construit ensuite l'énoncé. En d'autres termes, c'est le locuteur qui choisit tel ou tel mode selon l'attitude qu'il prend envers ce qui constitue le contenu propositionnel : l'indicatif marquerait l'attitude déclarative du locuteur quant à p , le subjonctif – l'attitude distanciative.

Il serait intéressant également d'étudier les modes dans les propositions se trouvant dans le contexte hypothétique ; p.ex. :

(12) *Si je dis que vous êtes / soyez venu hier, cela fera scandale.*

B. Kampers-Manhe (1991 : 56)

(13) *S'il croit que le facteur est / soit passé, allons voir s'il y a du courrier.*

ibidem

(14) *Dans cette deuxième guerre mondiale, le sens du combat s'est imposé – quel que soit le choix fait – à tous : au moins à partir de 1940, s'il est vrai que, pour certains, le doute ait existé en 1939...*

L. Börjeson (1966 : 55)

A travers le (12) à l'indicatif, nous voyons l'interlocuteur énoncer : (*alors*) *tu dis qu'il est venu hier*. Le locuteur, quant à lui, reprend ce qui a été dit et crée l'imaginaire (*si*) dans lequel il se voit énoncer *je dis que p*. Le choix

de l'indicatif serait donc le signe linguistique de l'attitude déclarative : le locuteur adopte l'opinion de son interlocuteur (*si je dis que $p = p$ est vrai*) et par conséquent, il partage la responsabilité d'affirmer que p est vrai. Avec le subjonctif dans les (12) et (14), le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p . Cela signifie que, dans son imaginaire, p est considéré comme supposé, c'est-à-dire que $\sim p$ n'est pas exclu (*si je dis que $p = p$ peut être vrai, mais $\sim p$ peut être vrai aussi* pour le (12) ; *s'il est vrai que $p = p$ peut être vrai, mais $\sim p$ peut être vrai aussi* pour le (14)). L'emploi du subjonctif est donc possible grâce à *si* hypothétique dont la conséquence serait la possibilité d'évaluer les chances d'être de ce qui est exprimé dans p .

L'indicatif dans le (13) signalerait que c'est *il* qui assume la valeur de vérité de p . Quant au locuteur, il ne se prononce pas sur la valeur de vérité de p : *Puisqu'il croit que p , alors q* . Si le locuteur emploie le subjonctif, c'est pour communiquer qu'il doute que p soit vrai. Selon lui, même si cet *il* a tendance à croire que p , il y a la possibilité de considérer $\sim p$ comme vrai, ce qui veut dire que la valeur de vérité de p serait suspendue (p considéré comme supposition) et c'est le locuteur qui en est responsable.

(15) *Si tu vois une voiture qui est / soit mal garée, préviens-moi!*

B. Kampers-Manhe (1991 : 70)

(16) *Si j'avais trouvé un étudiant qui a / ait participé à mon séminaire sur le conditionnel, j'aurais été heureux.*

C. Rohrer (1983 : 134)

(17) *Si elle épouse un homme qui ait de la terre, elle sera heureuse.*

B. Kampers-Manhe (1991 : 208)

Lorsque le locuteur choisit l'indicatif, c'est pour signaler que son interprétation de la réalité dont il parle est la suivante : pour le (15) à l'indicatif, *il existe une voiture mal garée, et si tu la vois, préviens-moi!* ; pour le (16), *il existe au moins un certain étudiant qui a participé à mon séminaire sur le conditionnel, et si je l'avais trouvé, j'aurais été heureux* et pour le (17), *il existe un homme ayant de la terre, et si elle l'épouse, elle sera heureuse*.

Le subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de ce qui constitue le contenu de la relative, due à la présupposition de la non-existence de l'objet dont il parle. Alors, nous pourrions interpréter les phrases au subjonctif ainsi :

(15') : *s'il existe une voiture mal garée et que tu la vois,... ;*

(16') : *s'il existe au moins un étudiant qui aurait participé à mon séminaire sur le conditionnel,... ;*

(17') : *s'il existe un homme qui aurait de la terre et qu'elle épouse,...*

Comme nous le voyons, les phrases au subjonctif n'impliquent pas qu'il y ait des objets dont il est question dans les relatives. L'emploi de *si* hypothétique permettrait donc de considérer le contenu des relatives comme supposé (il existe ce qui constitue le contenu de la relative ou il n'existe pas) : *si* (VOIR – VOITURE / VOITURE MAL GARÉE) ; *si* (TROUVER – ÉTUDIANTS / ÉTUDIANTS – PARTICIPER AU SEMINAIRE) ; *si* (CONNAÎTRE – HOMME / HOMME – FAIRE LE TOUR DU MONDE) ; *si* (ÉPOUSER – HOMME / HOMME – AVOIR DE LA TERRE) et non seulement comme éventuel (il existe ce qui est exprimé dans la relative) : (*si* VOIR – VOITURE) VOITURE MAL GARÉE ; (*si* TROUVER – ÉTUDIANTS) ÉTUDIANTS – PARTICIPER AU SEMINAIRE ; (*si* ÉPOUSER – HOMME) HOMME – AVOIR DE LA TERRE.

Lorsque le locuteur parle de quelque chose dont l'existence ne peut pas être vérifiée, son opinion quant à *p* repose soit sur la croyance du locuteur que *p* est / sera vrai, ce qui reflèterait l'attitude déclarative du locuteur, soit sur la possibilité de *p*, ce qui serait lié à l'attitude distanciative du locuteur. Autrement dit, le locuteur croit que *p* est / sera vrai et il en prend la responsabilité, s'il a des raisons d'y croire. Mais, l'attitude déclarative ne dépend pas seulement de la croyance que *p*. Elle peut être également fondée sur la probabilité que *p* est / sera vrai dont le locuteur est responsable. Quand le locuteur énonce :

(18) *Il est probable / vraisemblable que Pierre part / partira / est parti,*

il prend la responsabilité de la vérité de ce qui constitue le contenu *p*. En d'autres termes, il croit que *p* est / sera vrai parce qu'il sait que ce qui correspond à *p* est réel (*p* a eu ou a lieu) ou parce qu'il présuppose l'existence de *p* (tout porte à croire que *p* aura lieu dans la réalité extralinguistique) ; d'où l'indicatif dans la subordonnée.

Dans les contextes négatif et interrogatif, le locuteur choisit le subjonctif pour marquer qu'il se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*. Selon le locuteur, *p* est possible ainsi que $\sim p$. Cette attitude serait fondée sur l'idée de possible qui serait imprégnée de peu de probabilité que *p*. En voici quelques exemples :

(19) *Il n'est pas probable / vraisemblable qu'il vienne.*

M. Grevisse (1980 : 1291)

(20) *Il est improbable / invraisemblable que le ministre soit disposé à négocier avec les syndicats.*

J. Cellard (1989 : 49)

(21) *Est-il probable / vraisemblable que le ministre vienne?*

ibidem

(22) *Il est possible qu'il fasse froid cette nuit.*

PR (1996 : 1737)

(23) *Est-il possible que vous soyez ce savantissime?*

M. Regula (1936 : 348)

(24) *Il n'est pas possible que je vienne.*

PR (1996 : 1137)

(25) *Il se peut que l'Administration admette le bien fondé de notre réclamation.*

J. Cellard (1989 : 47)

(26) *Il est PEU probable que monsieur N. nous réponde dans les jours qui viennent.*

ibidem 49

(27) *Il est PEU vraisemblable que la concurrence se fasse plus vive dans les mois à venir.*

ibidem

Dans le contexte hypothétique, les deux modes sont corrects selon l'intention communicationnelle du locuteur :

(28) *S'il est probable que Pierre viendra demain, alors nous devons nous préparer pour l'accueillir.*

(29) *S'il est probable que Jean ait volé ces bijoux, pourquoi ne l'avez-vous pas encore interrogé?*

A travers l'exemple (28), l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* est observée ou bien, le locuteur adopte l'opinion de son interlocuteur et par conséquent, il partage la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de *p*. Dans le premier cas, c'est uniquement l'interlocuteur qui assume la vérité de *p* car c'est lui qui annonce : *Il est probable que p*. Le locuteur, pour sa part, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*, ce qu'on pourrait interpréter par : *Puisqu'il est probable, comme tu le dis, que Pierre viendra, alors q*. Dans le deuxième cas, le locuteur semble communiquer : *Au cas où Pierre viendrait, qui ne serait qu'une éventualité, alors q*.

En choisissant le subjonctif dans le (29), le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de *p*. Son attitude distanciative quant à cette dernière serait fondée sur l'admission que $\sim p$ vrai est possible. Si hypothétique permet au locuteur de concevoir *p* comme possible, ce que nous pourrions traduire ainsi : *S'il est probable que p, comme tu le dis, et supposons que $\sim p$. P* serait donc une hypothèse-supposition.

Comme dans le cas des notions d'éventualité et de supposition, les limites entre le probable et le possible ne sont pas si nettes que les grammairres le laissent croire. Les exemples avec le subjonctif après *il est probable que p* et avec l'indicatif après *il est possible que p* témoignent du rôle du locuteur dans le choix (conscient) des modes reflétant son attitude quant à *p* qui serait le résultat du traitement de l'information:

(30) *Il est probable que le désir soit d'emblée une fête de liberté, de tourbillon et de conquête.*

M. Grevisse (1980 : 1290)

(31) *Il est donc probable qu'en passant devant la cellule du Masque, il lui ait parlé à travers la porte.*

M. Pagnol (1970 : 146)

(32) *Il est probable que le bonheur soit l'éclat de l'être qui n'imagine rien d'autre que ce qui est.*

J. Fourastié (1963 : 50)

(33) *Il est probable qu'un Conseil des ministres ait lieu mercredi à Paris au cours duquel une décision concernant des modifications «de détail» pourraient être étudiées.*

L. Börjeson (1866 : 50)

(34) *Il est vraisemblable que cette nécessité soit devenue inutile.*

M. Grevisse (1980 : 1378)

(35) *Il est possible qu'on parviendra un jour à greffer un coeur neuf ou au moins en bon état.*

L. Börjeson (1966 : 49)

(36) *Mais il est possible que Paul Roux va mettre un frein à son activité.*

ibidem

(37) *Il est possible que les Tunisiens vont chercher à rallier les Africains à leur thèse...*

ibidem

(38) *Est-il possible que j'aurai toujours du dessous avec elle ?*

Molière (Georges Dandin, II, 8)

(39) *Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins ?*

Molière (Le Malade imag., III, 3)

Selon G. Guillaume, «le but de la notion de possible est d'annuler les chances d'être par une capacité égale ou contraire (= chance de ne pas être) ; le but de la notion de probable est de conférer à la capacité d'actualité une existence positive, c'est-à-dire que les chances d'être l'emportent sur celles de ne pas être» (1970 : 33).

R. Martin suit la pensée de Guillaume en constatant que «par opposition au possible qui suppose sans plus que les chances d'être ne sont pas nulles, le probable implique que les chances d'être l'emportent sur celles de non-être» (1983 : 112).

Alors, quand nous énonçons : *il est possible que p*, nous créons l'imaginaire dans lequel nous évaluons les chances d'être de *p*. En revanche, avec *il est probable que p* (aussi *si p*), nous nous en dispensons et dans notre imaginaire, *p* est admis comme vrai (cf. C. Wimmer, 1982).

Le français moderne offre également à ses utilisateurs d'autres formes servant à exprimer l'éventualité et la supposition, ce qui serait lié à l'emploi

soit de l'indicatif soit du subjonctif dans le contenu qui les suit. Nous pensons p.ex. aux verbes *admettre*, *supposer*, *présumer*, *imaginer*, *envisager*, *sembler*, *paraître*, *arriver*, *convenir* et aux expressions telles que *il y a apparence(s) que*, *il y a des chances que* et *être d'avis que*.

A. ADMETTRE suivi d'une subordonnée à l'indicatif :

(40) *J'admets qu'il a de grandes qualités.*

J. Cellard (1989 : 38)

(41) *J'admets que c'est un cas difficile.*

NDDFr. (1991 : 48)

(42) *Il admet qu'il a tort.*

ibidem

et suivi d'une subordonnée au subjonctif:

(43) *J'admets que vous ayez raison dans ce que vous pensez.*

M. Grevisse (1980 : 1291)

(44) *J'admets qu'il y ait six mille graines semées qui germent.*

ibidem

(45) *L'Église admet que la Bible soit susceptible de 3 interprétations différentes.*

ibidem

Lorsque le locuteur emploie l'indicatif, cela montre qu'il assume la vérité de *p*, ce qui serait lié à la réalité d'un événement ou d'un état exprimés dans *p* ou à la probabilité de leur réalisation extralinguistique. L'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* est fondée sur le savoir du locuteur que l'événement ou l'état dont il parle a eu, a ou aura lieu, ou sur la croyance que cet événement ou état aura lieu (*p* est probable). Nous pourrions donc interpréter les exemples à l'indicatif ainsi :

J'admets que p = «Je reconnais que *p*» (pour les exemples (40), (41).

Par contre, le choix du subjonctif marquerait l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*. Le locuteur semble communiquer que *p* est possible et qu'il admet cette possibilité sans pour autant exclure la possibilité de *p* vrai.

En ce qui concerne les exemples avec un sujet autre que le locuteur et l'emploi de l'indicatif (42), il serait question de l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, c'est-à-dire que cette dernière est assumée par l'autre sujet (*il*) tandis que le locuteur, lui, ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*.

Dans le (45), nous aurions affaire à un interlocuteur qui essaie de savoir quelle est l'opinion de l'Église sur les interprétations de la Bible en interrogeant le locuteur, et celui-ci qui y répond. Par le choix du subjonctif, le locuteur signale qu'il doute de la vérité de *p*, ce qui pourrait être interprété

ainsi : *L'Église admet que p, mais moi, personnellement, je ne suis pas sûr que cela soit vrai ; par conséquent, je suspends la valeur de vérité de p.*

Quand le verbe ADMETTRE se trouve dans un contexte négatif, le locuteur choisit de préférence le subjonctif :

(46) *Nous n'admettons pas que vous travailliez pour des concurrents.*

J. Cellard (1989 : 38)

(47) *Je n'admets pas qu'il parte aussitôt.*

NDDFr. (1991 : 48)

(48) *Je n'admets pas qu'il en soit ainsi.*

M. Grevisse (1980 : 1300)

Dans les exemples ci-dessus, nous pouvons observer que l'idée négative n'est pas seulement présente dans la principale : /~ADMETTRE/, mais aussi dans la subordonnée sans renverser sa valeur de vérité : /~ADMETTRE/ et ~p. Cela signifie que le locuteur se distancie du fait d'assumer la valeur de vérité de p par le fait d'admettre la possibilité de ~p. En énonçant le (45), le locuteur semble communiquer : *Nous n'admettons pas que p ; mais, c'est à vous de décider pour qui vous travaillez. Donc, nous ne pouvons pas assumer la valeur de vérité de p.*

(49) *Il est inadmissible que vous n'ayez pas relu ce texte.*

J. Cellard (1989 : 38)

Le résultat émergeant du traitement de l'information p (nous n'avons pas relu ce texte) effectué dans le cerveau du locuteur serait l'opinion que p est inadmissible. C'est à l'interlocuteur de se charger d'assumer la valeur de vérité de p ; le locuteur, pour sa part, s'en distancie, même si p est vrai.

Avec l'indicatif, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple :

(50) *Il n'admet pas que chacun doit faire son possible.*

NDDFr. (1991 : 49)

Nous voyons tout de suite que ce n'est pas le locuteur qui assume la valeur de vérité de p, mais c'est *il* qui en est responsable. Ne se prononçant pas sur la valeur de vérité de p (l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p), le locuteur nie le fait d'admettre que p attribué à *il*. Donc, l'idée négative porterait seulement sur le contenu de la principale : *Non, il n'admet pas que p* qui équivaldrait à *Non, il n'a pas dit qu'il admettait que p.*

Dans un contexte interrogatif, les deux modes sont aussi fréquents :

(51) *Admettez-vous que chacun peut se tromper ?*

ibidem (1991 : 48)

(52) *Admettez-vous, oui ou non, que 2 et 2 font 4 ?*

ibidem (1991 : 48)

(53) *Admettez-vous qu'il se permette de telles réflexions ?*

J. Cellard (1989 : 48)

(54) *Admettez-vous qu'il ait cru cela ?*

NDDFr. (1991 : 48)

Normalement, lorsque nous posons une question, nous nous attendons à une réponse. Le locuteur choisit donc l'interrogation pour connaître l'avis de son interlocuteur sur un fragment de réalité qui constitue le contenu *p*. L'emploi de l'indicatif marquerait l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, ce qui veut dire que le locuteur ne se prononce pas sur la vérité de *p*. Avec le subjonctif, l'interrogation porterait non seulement sur le contenu de la principale, mais aussi sur ce qu'est *p* : *Admettez-vous p ?* et à la fois *Est-ce que p est vrai ?*. L'interrogation dans la subordonnée serait le signe de la suspension de la valeur de vérité de *p* dont le locuteur est responsable. Autrement dit, le locuteur se distancie du fait d'assumer la vérité de *p* parce qu'il a des doutes quant au savoir si ce qui correspond à *p* est / sera réel.

Analysons encore le verbe ADMETTRE dans le contexte hypothétique :

(55) *Donc, si l'on admet que Nielsen n'a pu se fracturer le crâne en tombant, cela implique...*

L. Börjeson (1966 : 39)

(56) *Si l'on admet généralement que les cadres noirs n'étaient pas suffisamment préparés...*

ibidem

(57) *Si vous admettez qu'il ait cru cela...*

NDDFr. (1991 : 48)

L. Börjeson observe que c'est l'indicatif qui est généralement employé dans *p* après SI ON ADMET QUE *p* : «En fait, un Français sent que SI L'ON ADMET introduit ordinairement l'énoncé d'un fait reconnu» (1966 : 39). Pourtant, comme nous le voyons, le subjonctif peut également apparaître. Nous dirions donc que le choix des modes résulte de l'interprétation sémantique du verbe ADMETTRE (*ADMETTRE* = croire valable ; *ADMETTRE* = rendre possible ; cf. H. Lewicka, K. Bogacki, 1983) utilisé par le locuteur, si ne pouvant que renforcer ce caractère hypothétique. Par conséquent, le subjonctif signalerait que l'effet émergeant du traitement de l'information exprimée dans *p* effectué dans le cerveau du locuteur reflète que *p* se place dans le possible, que le locuteur voit *p* comme supposé, c'est-à-dire sans exclure la possibilité de $\sim p$.

B. Le verbe SUPPOSER entraîne les deux modes dans la subordonnée, selon l'intention communicationnelle du locuteur.

Dans le contexte positif (affirmatif), l'indicatif serait employé pour montrer que le locuteur assume la valeur de vérité de *p*. En énonçant : *Je*

suppose que p, où *p* est à l'indicatif, le locuteur considère *p* comme vrai ou au moins probable parce qu'il croit que l'événement ou l'état (*p*) dont il parle a eu, a ou aura lieu dans la réalité extralinguistique, selon tous les indices qu'il a à sa disposition. En revanche, le subjonctif serait le signe de l'attitude distanciative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, ce qui veut dire que le locuteur considère *p* comme possible sans exclure la possibilité de $\sim p$. En d'autres termes, le subjonctif exprimerait une hypothèse-supposition (*j'envisage toutes les éventualités : p et $\sim p$*) tandis que l'indicatif serait lié à la notion d'hypothèse-éventualité (*j'envisage p et je le considère comme vrai*). En voici quelques exemples :

(58) *Je suppose qu'il est encore à Londres.*

J. Cellard (1989 : 53)

(59) *Je suppose qu'un moine est toujours charitable.*

M. Grevisse (1980 : 1299)

(60) *Nous supposons que la rédaction de cet avenant ne vous pose (posera / a posé) aucun problème.*

J. Cellard (1989 : 53)

Nous pourrions interpréter les phrases ci-dessus ainsi : *D'après ce que vous dites ou d'après ce que je vois, je conclus / mon opinion est que p, c'est-à-dire que l'événement ou l'état exprimés dans p sont / seront réels.*

(61) *Je suppose que vous partiez à Londres ; dans ce cas...*

ibidem : 54

(62) *Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite...*

M. Grevisse (1980 : 1299)

(63) *Cela suppose que le site soit plaisant.*

L. Börjeson (1966 : 40)

L'interprétation des exemples avec le subjonctif dans *p* qui a lieu dans le cerveau du locuteur pendant le traitement de l'information serait la suivante : *Je considère p comme point de départ de mon raisonnement. Je fais une hypothèse comme dans le cas de si, mais à côté de p, j'envisage aussi $\sim p$. P est donc une supposition. Par conséquent, je ne peux pas prendre la responsabilité d'assumer la valeur de vérité de p. Je m'en distancie.*

L'emploi du subjonctif dans la subordonnée introduite par le verbe SUPPOSER est fréquent lorsque ce verbe se trouve dans les contextes négatif et interrogatif :

(64) *Je ne suppose pas qu'il m'en veuille et je continue à compter sur lui.*

NDDFr. (1991 : 912)

(65) *Churchill ne supposait pas que la ligne Maginot fût cette force.*

PR (1996 : 2173)

(66) *Monsieur N., suppose-t-il que nous envisagions de lui retirer cette mission?*

J. Cellard (1989 : 52)

(67) *Supposez-vous que cela soit possible?*

M. Grevisse (1980 : 1300)

Le subjonctif serait le marqueur linguistique de l'attitude distanciatrice du locuteur quant à la valeur de vérité de *p*, correspondant au résultat émergent du traitement de l'information effectué dans le cerveau du locuteur. Dans le cas de la négation, le locuteur ne suppose pas que *p*, ce qui n'équivaut pas à *Je suppose que ~p*. Nous voyons que l'idée négative porte sur le contenu de la principale (/ ~ SUPPOSER/) et elle est également présente dans le contenu *p* sans renverser la valeur de vérité : / ~ SUPPOSER/ et ~*p* possible comme vrai.

En ce qui concerne l'interrogation, son rôle serait de suspendre la valeur de vérité de *p*. Le locuteur choisit l'interrogation pour montrer qu'il se distancie du fait d'assumer la vérité de *p* : *Supposez-vous p ?* ou *Suppose-t-il p ?* et à la fois *est-ce que p est vrai?* (l'interrogation concerne donc la vérité de *p*). Dans les contextes en question, le locuteur emploie fréquemment le conditionnel pour souligner le caractère improbable de *p* (alors ~*p*) :

(68) *Je ne suppose pas qu'il pourrait s'élever un désaccord entre nous.*

J. Cellard (1989 : 52)

(69) *Vous ne supposez pas que je ferais bien ce travail.*

M. Grevisse (1980 : 1300)

(70) *Monsieur N., suppose-t-il que nous envisagerions de lui retirer cette mission ?*

J. Cellard (1989 : 52)

(71) *Supposez-vous que cela serait possible ?*

Les verbes en question sont souvent employés à l'impératif. Voici quelques exemples avec le subjonctif dans la subordonnée :

(72) *Admettons que les six syntagmes nominaux ci-dessus soient interprétés comme renvoyant à un particulier.*

G. Kleiber (1981 : 263)

(73) *Admettons que nous ayons affaire à un ablatif.*

C. de Boër (1947 : 31)

(74) *Admettons, si tu veux, que ton père ait étranglé Hélène dans le hall.*

A. Christie (1988 : 48)

(75) *Suppose que je sois absent, que ferais-tu ?*

NDDFr. (1991 : 912)

(76) *Mais supposez que quelqu'un lui mette dans la tête que c'est en réalité Lewis Serrocold son père.*

A. Christie (1990 : 17)

Et avec l'indicatif :

(77) *Supposez que vous n'avez qu'une oreille.*

E. Ionesco (1989 : 14)

(78) *Supposons que vous avez dans votre cabinet d'étude un tableau de Raphaël.*

M. Grevisse (1980 : 1299)

(79) *Décide-toi, voyons. Suppose que je suis absent et que tu dois prendre une décision.*

NDDFr. (1991 : 912)

(80) *Supposez / Admettez que la lettre que je vous ai écrite il y a 8 jours était vraie.*

M. Regula (1958 : 264)

(C'est le seul exemple d'indicatif après le verbe ADMETTRE, proposé par Regula comme synonyme du verbe SUPPOSER, que nous ayons trouvé).

Dans tous les cas, le locuteur semble communiquer : *Faites travailler votre imagination et imaginez la situation dans laquelle p*. Le choix du mode reflèterait la façon dont le locuteur considère *p* pendant le traitement de l'information et, par conséquent, sa position quant à la valeur de vérité de *p*. Si le locuteur emploie le subjonctif, cela signifie qu'il tient *p* pour possible : *Imaginez la possibilité de p, même si p est / était faux*. L'emploi de l'indicatif suggère que le locuteur tient *p* pour vrai ou probable, ce qui se traduirait par : *Croyez pour un moment que p, même si p est / était faux*.

C. PRÉSUMER qui signifie *donner comme probable* :

(81) *Je présume que vous êtes monsieur N.*

J. Cellard (1989 : 53)

(82) *Nous présumons que cette lettre ne vous est pas encore parvenue.*

ibidem

(83) *Il présume que Jean est candidat.*

J. Huot (1986 : 92)

(84) *Je / Il ne présume pas que Jean est / soit candidat.*

ibidem

Dans l'exemple (82), c'est l'énonciateur *il* qui assume la valeur de vérité de *p*. Le locuteur ne se prononce pas sur la valeur de vérité de *p*.

Quant au (83), la présence de la négation dans *p* a pour rôle, non de renverser la valeur de vérité de *p*, mais de la suspendre (*p* n'est plus probable ; *p* devient possible). Elle serait aussi le signe de l'attitude distanciative soit du locuteur (*je*) soit de l'énonciateur (*il*), d'où le subjonctif dans la subordonnée. L'indicatif signifierait que l'idée négative porte seulement sur le contenu de la principale : / ~ PRÉSUMER/. Le locuteur et l'énoncia-

teur ne présument pas que p car ils savent que $\sim p$ est vrai (ils ont vérifié l'état réel où $\sim p$) : *Je / il ne présume pas que $p = je / il$ présume que $\sim p$, ou ils ne se prononcent pas sur la valeur de vérité de p car ils n'en savent rien : *Je / il ne présume pas que $p = je / il$ ne peut / peut pas présumer que p , ce qu'on me / lui attribue car je / il n'en sais / sait rien.**

D.IMAGINER signifiant *se représenter dans l'esprit comme vrai ou probable* :

(85) *J'imagine qu'il reçoit de l'argent de la famille.*

J. Cellard (1989 : 53)

(86) *J'imagine qu'il a voulu plaisanter.*

PR (1996 : 1127)

(87) *J'imagine que vous ne souhaitez pas qu'il vous réponde.*

NDDFr. (1991 : 494)

Lorsque le locuteur veut se distancier du fait d'assumer la valeur de vérité de p , lorsqu'il croit que p est possible sans exclure la possibilité de $\sim p$, il choisit un contexte où la probabilité de p perd de sa valeur :

(88) *Il est difficile d'imaginer qu'il ait pu le faire.*

(89) *Je n'imagine pas qu'il se soit dérangé pour rien.*

ibidem : 492

(90) *Il n'est pas imaginable que vous soyez restés si longtemps sans nouvelle de lui.*

J. Cellard (1989 : 52)

(91) *Elle n'imaginait pas qu'elle pût / pouvait lui en vouloir.*

NDDFr. (1991 : 493)

Dans l'exemple (90), avec un sujet autre que le locuteur, l'indicatif indiquerait l'attitude neutre du locuteur à l'égard de la valeur de vérité de p . C'est elle qui se charge d'assumer la vérité de p . Le locuteur, pour sa part, ne se prononce pas sur p , même s'il sait que p est faux. Il semble communiquer : *Ne m'attribuez pas le fait de dire qu'elle imaginait que p* (l'idée négative porterait donc seulement sur le contenu de la principale). *Je ne l'ai pas dit parce que je sais qu'elle ne lui en voulait pas, ou parce que je n'en sais rien.*

Le subjonctif serait le signe de l'attitude distanciatrice du locuteur quant à la valeur de vérité de p . L'opinion du locuteur est qu'elle n'imaginait pas que p , mais cela ne veut pas dire que p soit vrai. La valeur de vérité de p serait donc suspendue. La situation pourrait être la suivante : il y aurait un interlocuteur qui demande au locuteur : *Quelle est votre opinion sur p ?*, et le locuteur de répondre : *Selon moi, elle n'imaginait pas que p* (au subjonctif). Ce mode marquerait aussi l'attitude neutre du locuteur quant à la valeur de vérité de p , quand le locuteur présente l'opinion de elle en lui laissant la respon-

sabilité de suspendre la valeur de vérité de p ; elle qui dit : *Je n'imagine / imaginais pas qu'il puisse / pût lui en vouloir*, et le locuteur qui la cite : *elle n'imaginait pas que p* . Ce serait le cas du subjonctif de citation.

(92) *Imaginez-vous que nous puissions / pourrions procéder à des licenciements sans en avoir discuté avec les syndicats?*

J. Cellard (1989 : 52)

(93) *Imaginez qu'il reçoive de l'argent de sa famille, tout serait bientôt dépensé.*

ibidem

(94) *Imaginons qu'on veuille nous consulter.*

NDDFr. (1991 : 494)

E. ENVISAGER, qui veut dire *imaginer toutes les éventualités = tout ce qui est possible, donc p et $\sim p$* :

(95) *Nous envisageons qu'il vienne / viendrait (si...).*

PR (1996 : 787)

F. L'expression IL Y A APPARENCE(S) QUE p , c'est-à-dire *d'après ce que je vois, je tiens p pour vrai ou au moins pour probable* :

(96) *Il y a apparence que le sort de l'homme est de naître, de vivre et de mourir sur la même planète.*

M. Grevisse (1980 : 1250)

(97) *Il y a apparence que cela arrivera.*

ibidem

(98) *Il y a toute apparence qu'il s'est trompé.*

NDDFr. (1991 : 82)

(99) *Il y avait de l'apparence qu'il disait vrai.*

PR (1996 : 101)

Des exemples avec le subjonctif, quoique rares, apparaissent :

(100) *Il y a toute apparence que le destin de l'homme ne suive pas la même voie.*

M. Grevisse (1980 : 1280)

G. L'expression IL Y A DES CHANCES QUE p entraîne plutôt le subjonctif :

(101) *Il y a des chances qu'il réussisse.*

ibidem : 1250

(102) *Il y a des chances que cela se produise.*

PR (1996 : 341)

(103) *Il y a une chance sur deux qu'il réussisse.*

ibidem

(104) *Il n'y a aucune chance que ce projet soit accepté.*

J. Cellard (1989 : 48)

(105) *Y a-t-il une chance que vous ayez terminé les essais lundi?*

ibidem

Nous n'avons trouvé qu'un seul exemple avec l'indicatif :

(106) *Il y a une chance sur trois qu'il est italien.*

M. Grevisse (1980 : 1250)

H. Les verbes SEMBLER et PARAÎTRE dans leurs formes impersonnelles, sans étudier les différences conceptuelles (cf. p.ex. H. Nølke, 1994).

Nous distinguons trois cas possibles en ce qui concerne l'analyse des modes dans la subordonnée introduite par ces verbes :

- 1) il semble / paraît que *p*, sans complément d'objet indirect ;
- 2) il semble / paraît que *p*, accompagnés d'un complément d'objet ;
- 3) il semble / paraît que *p*, suivis d'un attribut.

Quant à la première situation, sans complément d'objet indirect, nous observons l'emploi des deux modes même si ces verbes se trouvent dans le contexte positif. Voici quelques exemples avec le subjonctif :

(107) *Il semble que ce soit un sergent de bataille.*

M. Grevisse (1980 : 1293)

(108) *Il semble qu'on le voie couler.*

ibidem

(109) *Il semblait que des charbons ardents sortissent de ses lèvres.*

PR (1996 : 2069)

Et avec l'indicatif :

(110) *Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque vérité.*

M. Grevisse (1980 : 1292)

(111) *Il semble qu'il est en vie.*

ibidem

(112) *Il semblait qu'on essayait de déraciner les arbres.*

NDDFr. (1991 : 868)

(113) *Il paraît (= on dit) que cet enfant sait déjà lire.*

ibidem : 677

(114) *Il paraît qu'il aurait eu un accident.*

ibidem : 677

Dans les contextes négatif et interrogatif, le locuteur choisit plutôt le subjonctif :

- (115) *Il ne semble pas qu'en cette occasion il ait commis une faute.*
M. Grevisse (1980 : 1293)
- (116) *Le visage si froid, si parfaitement impassible qu'il ne semblait pas que le moindre sentiment pût l'habiter.*
NDDFr. (1991 : 869)
- (117) *Semble-t-il seulement qu'il s'en soit aperçu?*
ibidem
- (118) *Il ne paraît pas que cela soit bien.*
ibidem : 677

Mais, il y a aussi des exemples avec l'indicatif :

- (119) *Il ne (me) semble pas qu'il pleuvra.*
M. Grevisse (1980 : 1293)
- (120) *Il ne (me) semble pas que vous faites mal en cela.*
ibidem

Dans le cas où IL SEMBLE / PARAÎT QUE *p*, accompagnés d'un complément d'objet dans le contexte positif, le locuteur emploie soit l'indicatif, soit le subjonctif, selon l'intention communicationnelle correspondant à l'attitude du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* :

- (121) *Il me semble que mes souvenirs sont les lambeaux de mes rêves.*
ibidem : 1292
- (122) *Il me semblait bien que ce temps était venu.*
ibidem
- (123) *Il me paraît qu'on devrait admirer l'inconstance des hommes.*
PR (1996 : 1583)
- (124) *Il me paraît qu'il a tort.*
NDDFr. (1991 : 677)
- (125) *Il me semble que je vous voie.*
M. Grevisse (1980 : 1292)
- (126) *Il me semblait que ce fût mon devoir.*
ibidem

Et avec un complément autre que le locuteur :

- (127) *Il semble à chacun que nous avons tort.*
NDDFr. (1991 : 869)
- (128) *Il semble à Garo qu'on a fait un quiproquo.*
M. Grevisse (1980 : 1292)
- (129) *Il lui semblait que tout son bonheur croulait.*
ibidem

Dans les contextes négatif et interrogatif, les deux modes sont possibles :

- (130) *Il ne me semble pas qu'il s'est / se soit trompé.*
NDDFr. (1991 : 869)
- (131) *Vous semble-t-il que cela peut se faire?*
M. Grevisse (1980 : 1293)
- (132) *Te semble-t-il que la triste Eriphile doive être de leur joie un témoin si tranquille?*
J. Racine (*Iphig.* II, 1)
- (133) *Il ne me paraît pas qu'on doive lui répondre.*
NDDFr. (1991 : 677)
- (134) *Il ne leur paraissait pas que le départ fût proche.*
PR (1996 : 1583)

En ce qui concerne IL SEMBLE / PARAÎT QUE *p* suivis d'un attribut, le choix du mode dépend de la valeur de l'attribut correspondant :
– soit à l'opinion déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* ; dans ce cas, on aurait l'indicatif dans la subordonnée :

- (135) *Il (me) semble certain / sûr qu'il s'est trompé.*
NDDFr. (1991 : 677)
- (136) *Il (me) semble / paraît sûr que vous pourriez réussir.*
M. Grevisse (1980 : 1293)
- (137) *Il (me) paraît évident qu'on va augmenter les impôts.*
PR (1996 : 1583)

– soit à l'opinion appréciative (subjective) du locuteur concernant sa vision de *p*, ce qui serait marqué par le subjonctif :

- (138) *Il me semble douteux qu'il ne se soit pas aperçu.*
NDDFr. (1991 : 869)
- (139) *Il me semble normal que vous y alliez.*
ibidem
- (140) *Il (me) paraît préférable que vous sortiez.*
PR (1996 : 1583)

I. ARRIVER dans sa forme impersonnelle, IL ARRIVE QUE *p*, admet les deux modes selon l'intention communicationnelle du locuteur.

Le subjonctif est employé lorsque le locuteur veut dire qu'il est / était possible que *p* :

- (141) *Il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne.*
M. Grevisse (1980 : 1289)
- (142) *Il arrivait qu'on ne rentrât qu'à l'aube.*
Rolland (II,18)
- (143) *Arrive-t-il qu'on la punisse?*
M. Grevisse (1980 : 1289)

L'indicatif serait le signe de l'attitude déclarative du locuteur quant à la valeur de vérité de *p* (*p* est vrai pour le locuteur), c'est-à-dire quand le locuteur veut énoncer que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront une réalité extralinguistique :

(144) *Il arrive qu'on ne le comprend pas.*

NDDFr. (1991 : 94)

(145) *Il arriva que je le rencontrai.*

M. Grevisse (1980 : 1289)

(146) *Il arrivait ainsi qu'Alberte apercevait 4 ou 5 croix rustiques.*

NDDFr. (1991 : 94)

Les verbes tels que : ADVENIR, SE FAIRE, SE TROUVER, SURVENIR, SE POUVOIR, dans leurs formes impersonnelles : *il advient / il se fait / il se trouve / il survient / il se peut que p* se comportent de la même manière.

J. L'expression ÊTRE D'AVIS QUE *p* : l'indicatif est employé lorsque le locuteur tient *p* pour vrai ou probable, ce qui est fondé sur le savoir ou la croyance que ce qui constitue le contenu *p* a / aura une réalité extralinguistique :

(147) *Je suis d'avis qu'il s'en ira demain.*

ibidem 146

(148) *Je suis d'avis qu'il faut toujours être sincère et dire exactement ce qu'on pense.*

A. Christie (1990 : 142)

Cependant, le subjonctif est beaucoup plus fréquent et son choix signifie que selon le locuteur, il serait mieux que *p* (je suis d'avis que *p* et je veux que *p*), ce qui permet de ranger cette expression entraînant le subjonctif parmi les formes d'opinion subjective (ou appréciative) :

(149) *Je suis d'avis que nous filions directement sur Vauquois.*

M. Grevisse (1980 : 1296)

(150) *Je suis d'avis qu'il s'en aille.*

NDDFr. (1991 : 146)

K. Après le verbe CONVENIR, le locuteur emploie l'indicatif lorsqu'il assume la valeur de vérité de *p*, lorsqu'il déclare que l'événement ou l'état exprimés dans *p* ont eu, ont ou auront lieu dans la réalité extralinguistique, ce qui se rapporterait au savoir (*p* est vrai) ou à la croyance (*p* est probable) du locuteur que *p* :

(151) *Je conviens que c'est / sera / serait difficile.*

PR (1996 : 466)

(152) *Vous conviendrez qu'il a raison.*

ibidem

(153) *Convenez que la ressemblance est frappante.*

Dict.V.Fr. (1983 : 169)

(154) *Il a convenu avec moi que nous commencerions demain.*

ibidem

Le subjonctif apparaît le plus souvent quand le verbe en question est employé impersonnellement. IL CONVIENT QUE *p* équivaldrait à IL FAUT QUE *p*, ou à IL EST SOUHAITABLE QUE *p*, et par conséquent, à IL EST CONVENABLE QUE *p*. Dans ce cas, le verbe serait admis dans le groupe des formes linguistiques d'opinion subjective (ou appréciative) que le locuteur choisit pour présenter son jugement sur *p*, peu importe si *p* est vrai ou non:

(155) *Il convient qu'il s'en aille.*

NDDFr. (1991 : 280)

(156) *Il convient que chacun fasse un effort.*

Dict.V.Fr. (1983 : 170)

(157) *Il n'est pas convenu que cela fût.*

M. Grevisse (1980 : 1296)

(158) *Convient-il que cela soit?*

ibidem

(159) *Ils convinrent que cela fût fait.*

NDDFr. (1991 : 280)

Dans ce dernier exemple, la valeur de vérité est assumée par *ils*. L'emploi du subjonctif dans ce type d'énoncés est rare aujourd'hui, quoique fréquent à l'époque classique. Mais en le choisissant, le locuteur ne veut pas affirmer que *p*. Il s'en distancie par le fait d'admettre la possibilité que $\sim p$ soit vrai.

A présent, essayons de clore l'article avec quelques réflexions finales.

1. Les choix des modes dans les propositions dites hypothétiques, c'est-à-dire celles dont le contenu ne peut pas être vrai car ne correspond pas à un fragment de réalité, dépend de la façon de se représenter ce contenu dans le cerveau.

2. Le résultat de l'opération de conceptualisation de la réalité reflèterait l'attitude du locuteur à l'égard de ce qui constitue le contenu propositionnel *p*.

3. Il serait question de l'attitude distanciative, quand le locuteur considère *p* comme possible. Cela veut dire que le locuteur construit deux images de *p* pendant le traitement de l'information : *p* est conçu comme réel (vrai) et en même temps, *p* est conçu comme irréel ($\sim p$ vrai). Par conséquent, *p* n'est qu'une supposition dont le signe linguistique serait l'emploi du subjonctif.

4. Quand le locuteur pense que *p* aura lieu, il considère *p* comme vrai. *P* serait donc une éventualité, ce qui veut dire que $\sim p$ n'est pas pris en compte pendant le traitement. Alors, il n'y a qu'une seule image de ce qui constitue le contenu propositionnel : *p*. L'attitude du locuteur est déclarative, d'où l'indicatif dans *p*.

Références

- Banyś W., 1993a : «Contrefactuel, temps, modalité». *Neophilologica*, **10**.
- Banyś W., 1993b : «Causalité et conditionnalité : sur l'interprétation causale des conditionnels». *Neophilologica*, **10**.
- Banyś W., 1993c : «Antécédent des propositions conditionnelles : condition suffisante, condition nécessaire (et / mais non suffisante) du conséquent?». *Neophilologica*, **10**.
- Banyś W., 1996 : „O reprezentacjach semantyczno-kognitywnych wyrażen językowych. Na przykładzie spójnika »jeśli«”. W: *Język a kultura*. Wrocław : TPPW.
- Boër de C., 1922 : *Syntaxe du français moderne*. Leiden Universitaire Pres.
- Borillo A., 1976 : «Remarques sur l'interrogation indirecte en français». In : *Méthodes en grammaire française*. Paris : Klincksieck.
- Borillo A., 1982 : «Deux aspects de la modalité assertive : croire et savoir». *Langages*, **67**.
- Börjeson L., 1966 : «La fréquence du subjonctif dans les subordonnées complétives introduites par *que* étudiée dans des textes français contemporains». *Studia Neophilologica*, **38** [Uppsala].
- Cellard J., 1983 : *Le subjonctif*. Paris : Duculot.
- Cornulier B., 1973 : «Sur une règle de déplacement de négation». *Le Français moderne*, **1** [Paris].
- Eriksson B., 1979 : *L'emploi des modes dans la subordonnée relative en français moderne*. Uppsala.
- Grevisse M., 1980 : *Le bon usage*. Paris : Duculot.
- Gross G., 1973 : «Quelques réflexions sur les modes». In : *Bulletin de la Faculté des lettres de Mulhouse*. Mulhouse.
- Guillaume G., 1970 : *Temps et verbe*. Paris : Champion.
- Huot H., 1986 : «Le subjonctif dans les complétives : subjectivité et modalisation». In : Ronat M., Gouquaux D., eds.
- Kampers-Manhe B., 1991 : *L'opposition subjonctif / indicatif dans les relatives*. Amsterdam-Atlanta : Rodopi.
- Karolak S., 1979 : «L'emploi du subjonctif dans la relative en français moderne». *Linguistica Silesiana*, **3** [Katowice].
- Kleiber G., 1981 : «Verbes virtuels et propositions relatives : Spécificité et Non-spécificité». In : *Travaux de linguistique et de littérature*. T. 19. Strasbourg : Université de Strasbourg.
- Lewicka H., Bogacki K., réd., 1983 : *Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français*. Warszawa : PWN.
- Martin R., 1981 : «Potentiel et irréel. Esquisse d'une analyse sémantico-logique». *Logos Semanticos*, **4**.
- Martin R., 1983 : *Pour une logique du sens*. Paris : PUF.
- Nølke H., 1994 : «La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*». *Langue française*, **102** [Paris].
- Pottier B., 1982 : «Existence, possibilité, hypothèse». *L'Information grammaticale*, **13** [Paris].
- Regula M., 1936 : «La fonction du subjonctif dans le français moderne». *Revue de linguistique romane*, **12**.
- Ronat M., Gouquaux D., eds, 1986 : *La grammaire modulaire*. Paris : Minuit.
- Vairel H., 1982 : «Les phrases conditionnelles / hypothétiques en français. La valeur de *si A,B*». *L'Information grammaticale*, **13** [Paris].
- Wimmer C., 1982 : «*Si p* hypothétique». *L'Information grammaticale*, **13** [Paris].
- Yvon H., 1958 : «Supposition, subjonctif et conditionnel». *Le Français moderne*, **26** [Paris].

Index supplémentaire des ouvrages cités

- Christie A., 1987 : *Cinq heures vingt cinq*. Paris : Le Masque.
 Christie A., 1988 : *Jeux de glaces*. Paris : Le Masque.
 Christie A., 1990 : *Le Noël d'Hercule Poirot*. Paris : Le Masque.
 Christie A., 1991 : *La dernière énigme*. Paris : Le Masque.
 Fourastié J. 1963 : *Le Grand Espoir du XX^e siècle*. Paris : Gallimard.
 Ionesco E., 1989 : *La Leçon*. Paris : Gallimard.
 Molière, 1950 : *Georges Dandin*. Paris : Larousse.
 Molière, 1965 : *Le Malade imaginaire*. Paris : Larousse.
 Pagnol M., 1970 : *Le Château de ma Mère*. Paris : Le Livre de poche.
 Pascal B., 1980 : *Pensées*. Paris : Hachette.
 Pathelin P., 1924 : «Farce du XV^e siècle». In : *Classiques français du moyen âge*. Paris : Champion.
 Racine J., 1970 : *Iphigénie*. Paris : Larousse.
 Rohrer C., 1977 : *Die Wortzusammensetzung im modernen Francösisch*. Tübingen.

Dictionnaires

- Dictionnaire du français contemporain* (DFC), 1971. Paris : Larousse.
Dictionnaire de la langue française Le Petit Robert (PR), 1996. Paris : Le Robert.
Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français, 1983. Warszawa : PWN.
Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne (NDDFr.), 1991. Paris : Duculot.

Recueils d'exercices

- L'Exercisier* (EX), 1993. Grenoble : Presse Universitaire.
Nouveaux Exercices Français (N.Ex.Fr.), 1977. Paris : Duculot.
350 exercices de grammaire (350Ex), 1992. Paris : Hachette.

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

Ewentualność i supozycja Kilka refleksji na temat hipotezy i użycia trybu *subjonctif*

Streszczenie

Artykuł poświęcony jest rozważaniom na temat pojęcia „hipoteza” oraz relacjom, jakie zachodzą między zdaniami hipotecznymi a użyciem francuskiego trybu *subjonctif*. Analiza trybów w zdaniach wprowadzonych przez formy językowe wyrażające hipotezę pozwoliły wyodrębnić hipotezę rozumianą jako ewentualność i hipotezę supozycję. Ta pierwsza oparta jest na założeniu lokutora, że *p* jest prawdopodobne, tzn. że według lokutora będzie miało rzeczywistość pozajęzykową. Z kolei supozycja zakłada dwie możliwości *p* oraz $\sim p$. Taki podział jest rezultatem operacji konceptualizacji, polegającej na stworzeniu obrazów mentalnych odpowia-

dających treści p . Jeżeli lokutor tworzy dwa obrazy mentalne p oraz $\sim p$, czyli rozważa dwie możliwości, to mielibyśmy do czynienia z supozycją. Jeśli powstaje tylko jeden obraz mentalny p lub $\sim p$, to chodziłoby o ewentualność, a zatem o jedyną możliwość. Wybór trybu *subjonctif* związany byłby z supozycją, a tym samym z postawą dystansu lokutora wobec odpowiedzialności za wartość prawdziwościową p . Tryb *indicatif* wyrażałby ewentualność p , co z kolei odpowiadałoby postawie deklaracyjnej lokutora.

Katarzyna Kwapisz-Osadnik

Possibility and supposition

Some reflections on the hypothesis and use of the French subjunctive mood

Summary

The article is devoted to the discussion of the notion *hypothesis* and the relationships between hypothetical clauses and the use of French subjunctive. The mood analysis of sentences introduced by the forms expressing hypothesis has enabled the author to distinguish the hypothesis understood as a possibility and the hypothesis-supposition. The first one is based on the speaker's assumption that p is probable, i.e. it will have extralinguistic reality. The supposition in turns assumes two possibilities: p and $\sim p$. This distinction is the result of conceptualization consisting in the creation of mental images that correspond to the content of p . If the speaker makes two mental images (p and $\sim p$), s/he considers two possibilities and in this case we deal with supposition. If only one mental image (p or $\sim p$) is created, we have the only possibility. The choice of the subjunctive would be connected with the supposition, i.e. with the speaker's distancing attitude towards the truth value of p . The indicative would express the possibility of p , which would, in turn, correspond to the speaker's declarative attitude